

## Indonésie

## Splendeurs et héritage des anciens royaumes indianisés

PAR EMMANUEL SIRON, INGÉNIEUR D'ÉTUDES AU CNRS ET ENSEIGNANT À L'ÉCOLE DU LOUVRE



Meru balinais - M. Butel

## Les débuts de l'indianisation

Aux environs du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'intensification des échanges commerciaux entre l'Inde et l'Asie du Sud-Est engendra un phénomène complexe que l'on qualifie généralement d'"indianisation". Partout où celui-ci se fit sentir, tant en Asie du Sud-Est continentale que dans les îles des mers du Sud, les populations locales – ou tout du moins leurs élites dirigeantes –, adoptèrent les grandes religions de l'Inde, bouddhisme et hindouisme, et avec elles le sanskrit ainsi que certaines écritures indiennes. Dans l'immense archipel indonésien, cela concerna surtout les îles occidentales de Sumatra, Java et Bali, mais aussi, dans une moindre mesure, celles de Kalimantan et Sulawesi. Toutes ces îles se trouvèrent intégrées à de vastes réseaux d'échanges commerciaux qui, reliant la Chine au bassin méditerranéen, transitaient par l'Inde en incluant l'Asie du Sud-Est.

La transmission du bouddhisme en Indonésie doit beaucoup au développement de ces nouveaux réseaux d'échanges maritimes inter-asiatiques.

Embarqués sur les navires marchands entre l'Inde et la Chine, de nombreux pèlerins bouddhistes firent halte dans l'archipel. Ainsi le moine bouddhiste chinois Faxian s'arrêta-t-il quelque temps en Indonésie à son retour d'un périple indien au début du V<sup>e</sup> siècle. Les textes rapportent aussi qu'à la même époque le missionnaire cachemirien Gunavarman séjourna plus de vingt-cinq ans à Java, où il prêcha le bouddhisme ancien (Theravâda), et convertit à cette religion un roi local ainsi qu'une part sans doute non-négligeable de la population.

D'autres souverains insulaires s'entourèrent de brahmanes auxquels ils firent pratiquer, en leur nom et pour leur propre gloire, des offrandes et des sacrifices aux dieux hindous. Les plus anciennes inscriptions d'Indonésie commémorent justement certains de ces rites brahmaniques (ou hindous). Il s'agit d'inscriptions rupestres datant du V<sup>e</sup> siècle, rédigées en sanskrit et utilisant une écriture proche de celle de l'Inde du Sud. Plusieurs de ces inscriptions furent émises par le roi Mûlavarman dans la partie orientale de Kalimantan, tandis que les autres sont dues au roi Pûrnavarman, qui régnait sur le pays de Târumânâgara, dans l'Ouest de Java. Les inscriptions de Pûrnavarman sont parfois accompagnées d'empreintes de pieds que le texte attribue au roi qui est alors comparé au dieu Vishnu, le Préserveur du Monde. Cette comparaison devait sans doute servir les ambitions politiques du roi en soulignant que la royauté était d'essence divine et de ce fait légitime.

Deux inscriptions un peu plus tardives témoignent, elles-aussi, de l'indianisation de Java. La première est une inscription rupestre de Java Est, où l'on déchiffre "*parvateshvara*" ("le Seigneur de la montagne"). Elle a pour support un mégalithe d'aspect phallique qui était peut-être à l'origine lié à certains cultes autochtones avant d'être honoré en tant que symbole (*linga*) du dieu Shiva. L'autre épigraphe, dite du Tuk Mas, a été incisée dans la roche sur les pentes du volcan Merbabu à Java Centre. Ici aussi l'endroit semble avoir été lié à des cultes antérieurs à la pénétration de l'hindouisme. Surmontée de motifs gravés parmi lesquels apparaissent les attributs de plusieurs dieux hindous (le trident, le disque et la conque notamment), cette inscription fait l'éloge d'une source voisine dont les vertus purificatrices sont comparées à celles du Gange.

Il est à noter que la culture indienne n'a jamais été adoptée telle quelle dans l'archipel indonésien. Dès les débuts de l'indianisation, la pensée et les formes du sous-continent ont été acclimatées à un antique fonds de pratiques et de croyances indigènes, tel le culte voué aux montagnes et



Divinité balinaise - C. Masson

aux dieux qui y résident. Par un processus plus ou moins conscient de choix et de redéfinition, les populations locales n'ont retenu de l'Inde que les éléments qui pouvaient s'intégrer à leur environnement et s'adapter à leurs besoins spécifiques. Il en a résulté une intégration harmonieuse de la culture indienne et la naissance d'une culture originale qui, d'inspiration indienne, n'en demeure pas moins profondément indonésienne.

Outre les inscriptions mentionnées plus haut, on conserve des premiers siècles de l'indianisation quelques sculptures de pierre représentant le dieu Vishnu, ainsi qu'un ensemble de sculptures en bronze représentant le Bouddha. Plusieurs de ces sculptures sont vraisemblablement des pièces d'importation (ainsi le célèbre bouddha découvert à Sikendeng, dans l'ouest de Sulawesi), mais d'autres furent exécutées localement par des artistes indigènes. Le style présente des affinités avec ceux de l'Inde et du Sri Lanka, ainsi qu'avec ceux d'Asie du Sud-Est continentale dans le cas des images de Vishnu. Le dieu, doté de quatre bras et coiffé d'une mitre, porte

ses attributs les plus caractéristiques : une massue, un disque, une conque et la Terre. Les statuettes de bronze, elles, montrent le Bouddha debout, vêtu du costume monastique (qui laisse généralement l'épaule droite découverte), et pourvu de ses signes physiques distinctifs : la protubérance crânienne (*ushnîsha*) et la touffe de poils entre les sourcils (*ûrnâ*).

### L'émergence des grands royaumes

Vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle, les plus anciens États indianisés de l'Ouest indonésien se trouvent intégrés au royaume de Shrivijaya, qui émerge à cette époque comme grande puissance politique et économique dans l'île de Sumatra, autour de l'actuelle Palembang. Tourné essentiellement vers les activités commerciales et maritimes, Shrivijaya se rendit rapidement maître de la péninsule malaise, des îles adjacentes et de la partie occidentale de Java. Puissance maritime et cosmopolite prospère jusqu'à son déclin au XI<sup>e</sup> siècle, Shrivijaya était en outre un grand foyer de culture bouddhique. Le pèlerin chinois Yijing, qui y fit trois séjours prolongés entre 671 et 695, rapporte dans ses *Mémoires* la présence de "plus de mille moines bouddhistes dont l'esprit est tourné vers l'étude et les bonnes actions". Comme lui, de nombreux pèlerins chinois firent escale à Shrivijaya, où ils étudièrent le bouddhisme avant de poursuivre leur voyage vers l'Inde du Nord et un autre grand centre universitaire de renom : Nâlandâ. Les vestiges de plusieurs stupa mis au jour dans la région de Palembang attestent de l'importance du bouddhisme à cette époque.

L'autre grande puissance qui émerge dans les mers du Sud au début du VIII<sup>e</sup> siècle a pour berceau le Centre de Java. Ce royaume – dont les liens parfois étroits avec celui de Shrivijaya mériteraient d'être précisés –, est appelé royaume de Matarâm dans des inscriptions plus tardives. Il entre en scène en 732 lorsque son fondateur, le roi Sañjaya, fait consacrer au sommet de la colline Wukir un temple de Shiva dans lequel le dieu était matérialisé sous la forme d'un *linga*. Symbole phallique du dieu, ce *linga* était aussi une image du pouvoir du souverain, en même temps que le signe de sa prise de possession sur les terres environnantes.

Le temple aujourd'hui visible au sommet du Gunung Wukir est le fruit d'une reprise tardive, due aux successeurs de Sañjaya. Dans son aspect originel, il était probablement similaire aux sanctuaires qui furent érigés au VIII<sup>e</sup> siècle dans les montagnes du Nord de Java Centre, à Dieng et à Gedong Songo. Ces sanctuaires anciens, établis en des lieux élevés qui étaient sans doute déjà considérés comme des lieux saints avant l'indianisation, rappellent certains sanctuaires d'Inde du Sud. Ils présentent néanmoins une réelle originalité. Posés sur un soubassement que l'on gravit par un escalier, ils se composent intérieurement d'une unique cella de plan carré qui était destinée à abriter la divinité principale. Les murs extérieurs sont généralement percés de niches dans lesquelles prenaient place d'autres divinités. Enfin, la superstructure du monument est constituée de plusieurs faux-étages décroissants, ornés sur leur pourtour d'une série d'édifices en réduction. Selon une conception d'origine indienne, l'ensemble ainsi obtenu est une image de la montagne cosmique,



Peinture indonésienne - C. Masson

le Mont Meru, axe de l'Univers et séjour des dieux. Autour des sanctuaires, une enceinte de pierre permettait de délimiter l'aire sacrée qu'il convenait de protéger des influences maléfiques.

Les temples de Dieng et de Gedong Songo, comme du reste la plupart des autres sanctuaires brahmaniques de Java, étaient consacrés au dieu Shiva. La cella, ouverte à l'est ou à l'ouest, renfermait un *linga* ou, plus rarement, une image anthropomorphe du dieu. Les niches extérieures, elles, renfermaient diverses divinités associées à Shiva. Deux gardiens de porte, nommés Mahâ-kâla et Nandishvara, occupaient les niches situées de part et d'autre de l'entrée du sanctuaire. Durgâ, l'épouse de Shiva, se trouvait dans la niche nord sous son aspect guerrier de Durgâ "tueuse du démon-buffle". Ganesha, le dieu à tête d'éléphant, fils de Shiva, occupait celle opposée à la porte. Enfin, la niche sud abritait une image du sage divinisé Agastya, qui semble avoir joué un certain rôle dans la transmission du shivaïsme en Indonésie.

À partir du VIII<sup>e</sup> siècle, la statuaire de Java Centre révèle un style homogène et parfaitement distinct des styles de l'Inde et de l'Asie du Sud-Est continentale. Ce style authentiquement javanais se caractérise par une grande douceur, une prédilection pour les formes rondes, une harmonie et une sensualité que peu d'autres arts du Sud-Est asiatique ont su atteindre. Le décor architectural est de la même veine, souple et équilibré, puisant une large part de ses thèmes dans le bestiaire fantastique indien et le monde végétal.

Entre 778 et 850 environ, le Centre de Java fut dominé par de grands rois bouddhistes, les souverains Shailendra, qui éclipsèrent pendant un temps les seigneurs shivaïtes. L'origine de ces "rois de la montagne", ainsi que la nature exacte de leurs liens avec l'empire sumatranais de Shrivijaya conservent une part de mystère. Entretenant des relations étroites avec l'Inde du Nord et le grand centre universitaire de Nâlandâ, les Shailendra patronnèrent à Java le bouddhisme du Grand Véhicule (Mahâyâna), principalement sous sa forme ésotérique du Véhicule de Diamant (Vajrayâna).

Fondé en Inde du Nord au tournant des VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avant notre ère par Siddhârtha Gautama dit le Bouddha ("l'Éveillé"), le bouddhisme s'est au fil du temps ramifié en plusieurs écoles. Proposant aux hommes de s'extraire du cycle des réincarnations, le bouddhisme ancien (Theravâda) croit à une stricte responsabilité individuelle, et met l'accent sur la pratique d'une conduite morale qui achemine lentement, par un effort réparti sur plusieurs existences, jusqu'à la délivrance (*nirvâna*). Les écoles plus tardives du Grand Véhicule sont pour leur part très ouvertes à la spéculation. Développant tout un panthéon complexe, elles mettent en valeur l'idéal des bodhisattvas, "êtres d'éveil" extrêmement compatissants, qui renoncent à leur propre salut pour se consacrer à celui des âmes en péril. C'est aux alentours des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles que certaines sectes du Grand Véhicule évoluèrent vers un bouddhisme plus sophistiqué encore, le Véhicule de Diamant, caractérisé par des pratiques ésotériques et empreint d'un riche symbolisme, en particulier autour de la figure de cinq bouddhas cosmiques transcendants : les Jina.

Véritable livre de pierre illustrant les théories les plus ésotériques du bouddhisme, le principal monument bouddhique de Java fut édifié par les rois Shailendra au sommet d'une petite colline près du village de Borobudur. D'un type très particulier, il se présente comme une pyramide à gradins dont les premiers sont de plan carré redenté et ceints d'une balustrade. Les trois derniers gradins, ouverts sur l'extérieur, sont de plan circulaire et supportent une myriade de petits stupa ajourés qui se répartissent de façon concentrique autour d'un grand stupa central, lequel symbolise l'éveil à la connaissance suprême et la libération de l'âme. Le programme architectural et iconographique de l'édifice, qui accorde une large part aux Jina, témoigne d'idées fort complexes dont bien des aspects nous échappent aujourd'hui. Autrefois fréquenté par les fidèles qui pratiquaient sur chacun des niveaux la circumambulation rituelle, le monument est orné d'un grand nombre de bas-reliefs historiés qui s'étendent sur une longueur totale de près de 2,5 kilomètres et illustrent d'importants textes bouddhiques, tel celui qui relate la vie du Bouddha historique Gautama.



Sanctuaire shivaïte de Loro Jonggrang à Java - M. Butel

Vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, un conflit entre les souverains Shailendra et les seigneurs shivaïtes semble avoir écarté ces premiers de la scène javanaise. Retrouvant l'hégémonie dans le Centre de Java, les rois hindous édifièrent à cette époque l'autre joyau architectural de l'ancien royaume de Matarâm : le sanctuaire shivaïte de Loro Jonggrang. Construit, comme Borobudur, en pierre volcanique, ce sanctuaire se trouve dans le village de Prambanan, à l'est de Yogyakarta. Il s'agit d'un vaste complexe cultuel, comprenant de très nombreux édifices répartis dans plusieurs enceintes concentriques. La première, posée sur une terrasse, enclose les sanctuaires principaux : le plus important, au centre, est consacré à Shiva, tandis que ceux qui l'encadrent abritent Vishnu et Brahmâ, les deux autres

dieux de la Triade hindoue. D'autres sanctuaires plus petits prennent place autour ainsi que dans la deuxième enceinte, où 224 temples se déploient sur quatre rangées concentriques étagées en gradins. Comme les sanctuaires principaux, tous prennent l'aspect de la montagne cosmique, avec une très haute superstructure couverte d'édifices en réduction.

Sur les temples principaux, une balustrade délimite un déambulatoire au pied du sanctuaire proprement dit. Au niveau des temples des dieux, la face interne de cette balustrade reçoit des panneaux narratifs qui illustrent pour la plupart le *Râmâyana*. Contant la geste du prince Râma – l'une des incarnations terrestres du dieu Vishnu –, ce texte épique de la littérature indienne a connu un grand succès dans toute l'Asie du Sud-Est. À Java et à Bali, il est aujourd'hui encore le thème principal de nombreuses représentations de danse et de théâtre d'ombres (*wayang*).

### Les derniers grands royaumes indianisés

Après la période dite de Java Centre (VIII<sup>e</sup> - début du X<sup>e</sup> s.), très florissante pour le bouddhisme comme pour l'hindouisme, les rois javanais quittèrent le Centre de l'île pour s'établir dans l'Est. Ce déplacement – dont les raisons exactes ne sont pas connues – date des environs de 929. Commence alors la période dite de Java Est, au cours de laquelle trois dynasties se succédèrent sur le trône : la dynastie de Kediri, celle de Singhosari, et enfin la dynastie de Mojopahit, qui étendit sa domination sur une grande partie de l'archipel avant de succomber aux attaques des sultanats musulmans dans les années 1520.

Vers la fin du X<sup>e</sup> siècle, les rois de Java Est s'allièrent par mariage avec la maison royale de Bali. La petite île fut intégrée pour un temps au royaume de Java Est, et c'est de cette époque que datent les plus anciens vestiges balinais, tels les temples rupestres de Gunung Kawi et ceux du complexe de Goa Gajah, où se trouvent par ailleurs des bains sacrés destinés aux ablutions.

Les souverains de Java Est, en particulier ceux de Singhosari et de Mojopahit, élaborèrent progressivement une nouvelle religion syncrétique mêlant bouddhisme et shivaïsme. Ils édifièrent pour la gloire des dieux comme pour la leur propre un très grand nombre de sanctuaires dédiés soit à Shiva, soit au Bouddha, soit aux deux ensemble. Le temple de Kidal, qui remonte au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, fournit un bon exemple du style architectural de cette période : posé sur un soubassement beaucoup plus haut que ceux de Java Centre, il présente aussi une superstructure pyramidale bien plus élancée. L'immense complexe rituel de Panataran, le plus important de Java Est, renferme des édifices de même type, ainsi que des plates-formes de pierre qui étaient autrefois surmontées de hautes constructions faites de matériaux périssables. Originellement constituées de toitures en bois couvertes de chaume et étagées en retrait les unes au-dessus des autres, ces superstructures légères ressemblaient sans doute beaucoup à celles que l'on voit aujourd'hui encore à Bali, et que les Balinais appellent *meru*, du nom de la montagne cosmique.

La sculpture en ronde-bosse, les bas-reliefs et les motifs ornementaux de Java Est se démarquent, eux aussi, du style de Java Centre. Accusant souvent une certaine raideur, ils se caractérisent tout à la fois par une prédilection pour la stylisation, une tendance à la surcharge décorative et un goût

Printemps 2012



Représentation de Ganesha - M. Butel

prononcé pour le graphisme et les formes sinueuses. D'une fantaisie extravagante, ce style évoque déjà celui des marionnettes du théâtre d'ombres (*wayang*), dont la tradition reste très vivante dans l'île de Java comme à Bali. L'Islam se répandit rapidement dans l'archipel indonésien, surtout après la fondation du sultanat musulman de Malacca qui contrôla, à partir du début du *xv<sup>e</sup>* siècle, l'essentiel du commerce maritime et le fructueux marché des épices. À Sumatra et à Java, les anciennes dynasties hindoues et bouddhiques furent ainsi progressivement remplacées par des dynasties musulmanes. L'île de Bali, où se réfugièrent certains dignitaires de Mojopahit, demeura pour sa part fidèle à l'hindouisme, qu'elle pratique aujourd'hui encore sous une forme très particulière, largement teintée d'animisme et d'anciennes croyances locales.

Plus grand pays musulman du monde par le nombre de ses habitants (environ 240 millions), l'Indonésie contemporaine n'oublie pas son glorieux passé indianisé. Nés de l'adaptation de certaines formes indiennes aux croyances et au substrat indigènes, les monuments hindous et bouddhiques – qui ont pour la plupart bénéficié d'une restauration remarquable – sont considérés comme autant de *pusaka*, c'est-à-dire des trésors sacrés légués par les ancêtres. Auréolés de mystère et de magie, ces trésors sont inestimables : comme tout héritage culturel, comme tout *pusaka*, ils apportent force et fierté au peuple indonésien.